# DES PRÉSERVATIFS

CONTRE

# LE CHOLÉRA-MORBUS

ÉPIDÉMIQUE;

PAR G. E. MARIN DARBEL (DE MOSCOU).

PARIS:

BOSSANGE, LIBRAIRE, QUAI VOLTAIRE, N° 11.

—

1831.

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD, RUE DE LA HARPE, N° 88.

# DES PRÉSERVATIFS

CONTRE

# LE CHOLÉRA-MORBUS

ÉPIDÉMIQUE.

---

Moscou, mars 1831.

Presque tous les auteurs des écrits auxquels le Choléra-morbus a donné naissance ont avancé qu'il n'existe aucun préservatif contre cette funeste maladie. C'est cette opinion, présentée d'une manière trop absolue, que j'essaie de réduire à sa juste valeur, en démontrant, à l'aide de l'expérience, que si nous ne possédons aucun moyen de préserver de l'épidémie les lieux vers lesquels sa tendance, motivée par plusieurs causes physiques, la porte ; si nous n'en possédons même aucun pour garantir de son influence, il en est à notre disposition pour empêcher son développement et leurs suites terribles. Opinion vraie, consolante, et par là même déjà une sorte de préservatif, puisqu'elle tend à maintenir le calme et à éloigner lacrainte et la terreur, que trop d'exemples nous autorisent à regarder comme suffisantes pour permettre au choléra de se déclarer.

Certes, il n'existe aucun préservatif spécifique; et ceux, tels que le goudron, le vinaigre, le chlore sur-tout, dans lesquels on s'était confié, n'ont pas empêché ceux qui avaient fondé en eux l'espérance d'échapper aux atteintes de la maladie, d'en être aussi attaqués.

Ces trois substances ont joué ici un rôle, je pourrais dire ridicule. Lorsqu'on ne faisait encore que craindre les approches du mal, je ne sais d'où était sortie l'idée qu'un verre

d'eau de goudron, bu le matin, pouvait en préserver. Son usage, malgré la répugnance qu'une pareille boisson fait éprouver, devint bientôt fréquent. D'innocent qu'il eût été à petite dose, il devint abusif entre les mains du peuple et des personnes peu éclairées, au point que plusieurs en éprouvèrent une altération notable de santé.

Le vinaigre vaporisé est un moyen commun de purifier l'air ou plutôt de masquer ses mauvaises qualités. On l'emploie fréquemment en le versant sur une brique chauffée jusqu'au rouge que l'on promène dans les appartemens. Pendant l'épidémie on avait imaginé de porter entre le nez et la bouche, en guise de fausse moustache, une éponge imbibée de vinaigre. On prétendait que l'air chargé de miasmes méphytiques, en passant à travers les vapeurs du vinaigre qui s'exhalaient de l'éponge, devait s'en purifier. Ce genre de préservatif était même prescrit dans plusieurs hopitaux pour toutes les personnes et les gens qui y étaient attachés. Au commencement on se conforma à la prescription, mais ensuite on se contenta de le porter sur le front, ou seulement dans la poche.

Le goudron et le vinaigre ne jouirent que d'une bien faible réputation, comme préservatifs, en comparaison du chlore. C'était une opinion générale que son emploi était le seul moyen efficace de se garantir de l'épidémie. L'autorité elle-même, ou plutôt le conseil de médecine, l'avait recommandé; chacun y avait confiance, et moi-même je partageais l'erreur commune. En effet, comment le supposer sans utilité, quand le choléra est proclamé maladie contagieuse, puisque la contagion emporte l'idée de miasme matériel, lequel, en conséquence, est soumis probablement comme tous les corps, et certainement s'il contient de l'hydrogène, à l'action du chlore. Mais une triste expérience vint encore enlever aux naufragés cette dernière planche de salut. Il ne fut bientôt que trop prouvé que le choléra ne s'était pas arrêté sur le seuil des maisons dont l'emploi du chlore aurait dû lui interdire l'entrée, et l'usage s'en perdit avec la confiance qu'il avait inspirée. Cependant quelle consomma-

tion n'en avait-on pas faite? En peu de jours, il avait décuplé de valeur. La foule se pressait à la porte des marchands comme à celle des boulangers dans un temps de disette. Un officier de police présidait à sa distribution. On n'en délivrait que deux livres à qui en demandait dix; et celui-là se croyait-il encore spécialement favorisé du ciel.

Il n'y a donc pas de préservatif connu. Cependant nous sommes en présence du fléau. Il nous presse de toutes parts. N'avons-nous donc qu'à nous abandonner à sa discrétion, attendant notre destinée dans une résignation inerte, ou n'opposant au mal qu'une résistance dirigée par le hasard seulement? Non: nous n'en sommes pas réduits à cette dure condition; notre salut, au contraire, est entre nos mains, si l'expérience ne m'a pas trompé. Mais il faut, sans délai, livrer au mal une lutte active; et alors s'il est impossible d'éviter ses approches, il est au moins possible d'éviter ses effets: j'en suis même convaincu, au point qu'il me semble permis d'assurer que celui-là seul périra du choléra qui le voudra bien, et que qui le voudra aussi surmontera ses atteintes. Mon but étant de faire partager cette conviction, je vais raconter les faits qui m'y ont moi-même amené. Je dirai ce qui m'est arrivé, ce que j'ai vu et ce que j'ai recueilli de positif. Ces détails pourront d'ailleurs, sous autre rapport, présenter quelque intérêt (1).

On dit communément que le choléra s'est déclaré à Moscou le 29 septembre dernier; cependant le résultat des recherches faites à ce sujet indique une époque antérieure pour celle de son apparition, ou au moins pour celle de son influence épidémique. Pour ma part, voici ce que j'en sais: étant à la campagne, à quatre lieues de Moscou, vers la fin du mois d'août, j'allai un soir faire une promenade à cheval. Dans un ravin, dont j'eus à traverser toute la longueur, j'éprouvai une impression de froid particulière que je crus m'expliquer par le lieu où je me trouvais. Mais le lendemain

(1) Un Essai de l'auteur sur la cause et les phénomènes du choléra devait faire suite à cet écrit.
N. de l'Ed.

je fus fort étonné de me réveiller avec un mal de cœur d'autant plus désagréable, que je n'ai jamais connu ce genre d'indisposition. On parlait bien déjà de l'approche du choléra; mais ce sentiment de fausse honte que l'on comprendra, de paraître se croire malade, attaqué comme par peur d'un mal redouté qui, pourtant n'existe pas encore, fit que je n'en parlai que plusieurs jours après qu'il fut passé. Il en dura trois et même quatre; je sentais le besoin d'un exercice un peu violent pour le soulager. En effet, je montai plusieurs fois à cheval. Pourtant il ne commença à diminuer que le troisième jour. Il continua de s'affaiblir jusqu'à disparition le quatrième.

Le choléra existait déjà bien réellement dans la ville, que personne, dans la maison que j'habite, n'en avait encore ressenti les atteintes. On était calme, et on vaquait à ses occupations ordinaires; toutefois, par précaution, chacun avait fait ses dispositions testamentaires.

Le mal s'annonçait alors dans les individus par des éblouissemens, des vertiges. Un jour en rentrant du dehors, arrivé dans ma chambre j'éprouvai un étourdissement avec éblouissement qui me contraignit de me jeter plutôt que de m'asseoir sur un divan qui était à ma portée. Je me crus saisi; mais cela passa en quelques minutes.

Le lendemain, vers le soir, une personne de la maison, âgée de 32 ans, qui déjà se trouvait indisposée depuis environ vingt-quatre heures, éprouva des maux de cœur; elle s'était refroidi les pieds en allant à l'église (1) : j'allai la voir.

---

(1) Voici comment j'ai appris moi-même ce qu'on entend ici par refroidissement : la première année de mon séjour en Russie, je crus pouvoir sortir par zéro degré R., ou quelques degrés au-dessus ou au-dessous, comme je l'avais fait fréquemment en France sans inconvénient, avec un simple habit. La 1re fois que cela m'arriva, je fus saisi d'un violent accès de fièvre qui dura 4 jours. Ne sachant à quoi l'attribuer, je recommençai et j'éprouvai les mêmes suites de mon imprudence. Maintenant, quoique bien averti, il m'arrive encore quelquefois de négliger de me vêtir assez chaudement; il en résulte ordinairement de la chaleur et de la fièvre. En

Elle était assise, la tête renversée, les yeux cernés, se plaignant de nausées et de violens maux de tête, repoussant de toutes ses forces l'idée du choléra. Par intervalles, elle pouvait causer; elle me dit entre autres choses : c'est singulier, je me portais si bien ce matin. Ces mots n'occupèrent que plus tard mon attention. Elle goûta toutes sortes de boissons, qui lui plaisaient au premier instant, mais qu'elle laissait presque aussitôt. Elle se plaignait aussi de douleurs dans le bas ventre. Enfin, vers minuit, les vomissemens commencèrent, et peu après la diarrhée : c'est le choléra, il n'y a plus de doute. La terreur se répandit alors dans la maison; une seule femme de chambre resta sans crainte auprès de la malade. Le pouls, que je tâtai alors, battait fort; la peau était brûlante, en moiteur; les pieds étaient chauds; la malade éprouvait de légers tiraillements dans le gras des jambes. Le médecin arriva : il débuta dans son traitement par quarante gouttes de laudanum dont il porta le nombre à cent vingt-cinq dans le reste de la nuit; mais ce qui était plus important, la malade prit jusqu'à trois bains dans sa chambre et à côté de son lit.

J'étais souvent sorti d'une chambre chaude sous un péristyle ouvert sur la cour, pour hâter les préparatifs. J'étais trop animé pour penser à me couvrir plus que d'ordinaire : j'eus froid. La nuit était déjà fort avancée; vers les trois heures, j'éprouvai moi-même du malaise. Le médecin dit que c'était l'effet de l'imagination; et j'étais disposé à le croire; pourtant je ne me trouvais pas bien. Il me conseilla d'aller prendre du repos; ce que je fis à quatre heures. Mon lit avait été placé assez près d'un poële : la chaleur m'en était insupportable; elle me donna bientôt une forte transpiration. Cependant les nausées avaient augmenté (1); plusieurs

France, la même cause produit le plus souvent un rhume; ici au contraire, le rhume n'est pas commun, et depuis 7 ans je n'en ai pas été affecté une seule fois.

(1) L'excès de chaleur que je subissais, ne pouvait qu'éloigner le terme de mon indisposition; pourtant celui-ci ne se fit pas beaucoup attendre.

fois j'avais été tenté de me relever pour vomir. J'éprouvai une forte cardialgie; le sang me semblait tourbillonner avec violence; ce tourbillonnement s'étendait jusque dans le bas-ventre; j'éprouvais aussi une grande lassitude dans le gras des jambes; mais je tâchai de me faire illusion sur ces symptômes.

A six heures du matin, le docteur devait retourner chez lui; il vint dans ma chambre, me dire ses prescriptions pour la malade, et m'indiquer où je le trouverais si je croyais nécessaire de le consulter. Je lui répondis que j'étais si mal que je ne savais pas si je pourrais me relever. Je lui demandai ce que je devais faire pour moi-même si je ne me sentais pas mieux. Après m'avoir tâté le pouls, qui battait fortement, il me conseilla de me faire saigner.

Aussitôt après son départ, je me sentis plus mal encore: la douleur au creux de l'estomac était poignante, les nausées devenaient plus fortes; j'éprouvai du soulagement en me relevant, ce que j'étais très souvent obligé de faire; les urines étaient si fréquentes, qu'en moins de trois heures, temps que je restai couché, un vase ordinaire fut complétement rempli. Il est à remarquer que des urines abondantes ont presque constamment accompagné la guérison des symptômes précurseurs du choléra, sur-tout au commencement du règne de l'épidémie, tandis que le développement de ceux-ci correspondait avec leur suppression totale.

Engagé par le mieux momentané que j'éprouvais en me relevant et en plaçant ma tête plus haut sur l'oreiller, je me levai. Une fois habillé, je ressentais encore du malaise, le cœur ne me semblait pas à sa place; mais la douleur au creux de l'estomac était plus faible et j'étais de beaucoup soulagé.

Je descendis aussitôt chez la malade.

Je la trouvai dans un état déplorable. Les chairs étaient comme bouffies et en même temps affaissées; les yeux étaient entourés d'un cercle noir, enfoncés; du milieu ressortait le globe de l'œil à demi entr'ouvert, d'une apparence vitrée. La prunelle était fixe, les joues saillantes. La malade était dans une sorte d'anéantissement. Peu après, elle donna

signe d'existence d'une voix faible et qui attestait ses souffrances. Les vomissemens recommençaient encore à intervalles. Outre les 125 gouttes de laudanum, elle avait pris dans la nuit plusieurs lavemens d'amidon et deux bains, elle en prit encore un troisième. On lui avait posé des sinapismes de graine de moutarde avec du vinaigre sur l'abdomen, et un vésicatoire sur le creux de l'estomac. On lui avait déjà administré des poudres de musc et on lui donnait pour boisson de l'eau de soude. La maladie était toujours très grave, quoique les vomissemens fussent moins violens, elle se plaignait des mêmes douleurs, et demandait encore si c'était le choléra dont elle était attaquée.

Dans la journée elle éprouva un mieux marqué, qui continua jusque vers les onze heures ou minuit, où tous les symptômes reparurent avec gravité. Les grands accès semblaient devoir recommencer. Un bain la calma. La soif était ardente, elle en trouvait la cause dans le desséchement de la langue. Le pouls était dur, la peau en transpiration. Vers les quatre heures du matin, on lui en donna un nouveau avec une infusion d'herbes aromatiques, pour apaiser les douleurs abdominales. Un sinapisme fut de nouveau appliqué et remplacé comme il l'avait été la première fois par des cataplasmes de graine de lin. La nuit suivante donna encore des inquiétudes et toujours vers la même heure. La douleur au cœur étant devenue plus forte, on appliqua douze sangsues et un vésicatoire sur la poitrine. De nouveaux bains furent administrés; la malade s'en trouva mieux. La face n'était plus dans l'état où l'avaient laissée les premiers et violens accès, les yeux n'étaient plus aussi cernés de noir. Les chairs n'étaient plus tendues au même degré, mais l'œil était toujours vitré et semblait encore sortir de son orbite.

Elle éprouvait cette somnolence qui caractérise l'état typheux dont parlent les auteurs. On la combattit en lui mettant sur la tête une vessie remplie de glace, ce dont elle éprouvait un grand soulagement. On avait entretenu sur le ventre des cataplasmes de graine de lin qu'on renouvelait à mesure qu'ils se refroidissaient. Ils calmaient les douleurs de

cette partie ; elle en ressentait beaucoup de bien. Les bains furent cessés. Elle en avait pris huit ou neuf. L'état typheux dura encore plusieurs jours pendant lesquels L'œil conserva quelque chose de fixe; peu à peu elle entra en convalescence; les forces revinrent avec la santé. La malade ne conserva plus qu'une fétidité d'haleine particulière, mais qui disparut après quelques semaines.

La malade avait une compagne d'enfance, mariée, qui demeurait près de la maison. Chacun restant chez soi par ce temps de calamité, celle-ci n'avait eu aucune nouvelle de ce qui s'était passé chez nous. Celles que je lui donnai par écrit le second jour de la maladie, lui firent une impression très forte. J'allai la voir le lendemain ou le surlendemain. Je passai par toutes les fumigations que l'on voulut, avant d'entrer chez elle. J'allai encore la voir quelques jours plus tard. C'était le soir; elle se portait mieux que jamais: ce sont ses propres expressions. Cependant elle avait passé une grande partie de la matinée auprès d'une fenêtre, occupée à mettre en ordre des papiers dont la lecture l'avait tellement attachée, qu'elle n'avait pas fait attention que ses pieds se refroidissaient. Ils en étaient venus à ce point qu'elle ne les sentait plus, et le froid avait dépassé les genoux. Elle avait fait tout ce qui était possible pour les réchauffer. Aussitôt après son dîner, elle s'était couchée. La surface des pieds était chaude, mais elle éprouvait encore une sensation intérieure de froid. Cependant, le soir elle se trouvait dans un état de bien-être qui lui faisait dire de nouveau, je ne me suis jamais mieux portée.

Le lendemain, de bonne heure, un billet du mari m'annonce que sa femme est malade, qu'elle a été douze fois à la selle, que vers le matin elle s'était trouvée mieux et s'était endormie. Lorsque j'arrivai, elle était encore au lit; elle n'éprouvait positivement aucune douleur, mais plutôt un malaise dans la poitrine. Je l'engageai à se donner une forte transpiration ; elle n'en fit rien, et s'encouragea à rester dans cet état parce que les selles avaient cessé.

A deux heures, le médecin la vit. Il conseilla des lave-

ments d'amidon, une boisson de racines de salep, et, le soir, une abondante transpiration au moyen de plusieurs tasses d'un café fort et bien chaud. Malheureusement cette ordonnance ne fut pas exécutée. La malade se contenta de boire quelques tasses de salep; elle négligea les lavemens et sur-tout la transpiration à laquelle elle répugnait, parce que, chez elle, elle ne s'établissait jamais sans des angoisses. D'ailleurs, elle se flattait d'aller mieux. Elle dormit la première partie de la nuit. Vers le matin, les selles recommencèrent; alors la douleur au creux de l'estomac parut accompagnée d'une sensation douloureuse dans le bas-ventre et d'une sécheresse extraordinaire de la langue et du gosier.

Le médecin vint vers midi. Il ordonna un lavement d'amidon. de deux heures en deux heures, à garder le plus long-temps possible. Si, après deux heures, le flux de ventre continuait, on devait mêler dans le troisième vingt gouttes de laudanum. Le soir, la malade n'avait pas pris le premier lavement, elle ne s'était procuré aucune transpiration, restant seulement dans l'état de moiteur que la chaleur du lit entretient, et encore avait-on bien de la peine à obtenir qu'elle souffrît sur elle autre chose qu'une simple couverture, répondant toujours que cela lui donnait des agitations. Enfin, vers les dix heures elle prit le premier lavement qui suffit pour arrêter la diarrhée pendant quelque temps, mais non pour la faire disparaître. Elle augmenta de force pendant toute la nuit et le surlendemain au matin l'état de la malade était beaucoup plus grave. Les borborygmes étaient très sensibles, la douleur au creux de l'estomac était, on peut dire complète, la soif ardente; la malade se plaignait d'un sentiment de sécheresse très pénible le long du sternum; l'œil était fortement cerné.

Le doute existait aussi chez elle sur sa maladie. Elle demandait souvent si c'était le choléra.

Je lui donnai quinze gouttes de laudanum; le médecin vint bientôt après, il en prescrivit quarante. Dans le cours de la maladie, elle en prit jusqu'à deux cent quarante avec

une cuillerée de décoction de ratanhia de deux heures en deux heures. Le soir, les nausées se firent sentir. Je lui fis préparer un bain. On aurait continué, mais l'impossibilité presque de les apprêter en empêcha. Quoique celui dans lequel on la plaça ne fut qu'à moins de trente degrés, elle en ressentit un grand soulagement après s'être remise au lit. Plus tard, vers onze heures, les nausées devinrent plus fortes, enfin les vomissemens parurent.

Alors tous les symptômes allèrent en augmentant d'intensité. Le traitement ne put arrêter les progrès de la maladie; la nuit fut mauvaise. Le lendemain au matin, le choléra avait pris tous ses développemens, terme que la face du malade accuse d'une manière frappante. L'œil avait l'aspect vitré et le globle était tourné vers le haut, la voix était forte, rauque, le pouls était haut et la peau brûlante.

Le soir, vers cinq heures, la voix commença à faiblir. Un instant plus tard la malade se plaignit d'un sentiment de froid aux extrémités, qui en effet se glacèrent. Son état n'était pas seulement alarmant; il était visible qu'elle dépérissait. Bientôt elle perdit la parole qu'elle ne recouvra que quelques instants. Elle perdit aussi connaissance.

L'existence se prolongea jusqu'au lendemain; une forte respiration à des intervalles d'une minute était de temps en temps interrompue par des efforts comme si elle eût voulu vomir. Les mouvemens étaient convulsifs. Elle expira à onze heures.

Cette mort m'a laissé une impression profonde et les regrets les plus pénibles. Si je considère les commencemens de la maladie, je n'y trouve aucun symptôme alarmant, mais je la vois gagner ensuite peu à peu. La négligence la plus funeste la laisse s'établir, s'emparer de l'infortunée malade, la flétrir et mettre un terme à sa vie, tandis qu'elle eût pu être si facilement sauvée!

Quelle différence dans les résultats du traitement de l'une et l'autre malade! Cependant les caractères de la maladie de la première étaient bien plus graves. Celle-ci, dès le commencement, éprouve des crampes que l'autre n'a presque

pas ressenties, et seulement à la fin. Mais aussi elle a pris huit ou neuf bains dans les trente-six premières heures de l'invasion. Dans son lit, elle était constamment couverte d'une pelisse dans une chambre chauffée à 25° R. Elle était dans une transpiration continuelle, et cela seul, j'en ai la conviction, a pu l'empêcher de succomber.

J'ai pu citer ces deux exemples dans tous leurs détails, parce que j'en ai été personnellement le témoin. Ils prouvent déjà qu'un choléra grave combattu à son origine, peut l'être avec succès; que celui qui est négligé au contraire, peut conduire rapidement à la mort, quelqu'effort que l'on fasse ensuite.

Je n'omettrai pas, avant de poursuivre, la circonstance que voici : je me trouvais près du lit de la malade lorsque la parole lui manqua, bien que j'appréciasse son état, j'essayais encore de la soutenir et la ranimer par des consolations et des espérances. Je lui tâtai le pouls qui était très dur, les pieds pour voir s'ils n'étaient pas froids. J'explorai aussi l'état de la poitrine et de la langue, et je fis cela sans prendre aucune précaution. Sur ces entrefaites, arriva un médecin ami de la famille. Il voulut renouveler pour son compte tout ce que je venais de faire. Alors, je le vis demander de l'huile dont il s'oignit les mains avant de toucher la malade. Cet acte, qui ne me parut d'abord qu'une conséquence d'opinion contagioniste, me fit cependant porter mon attention sur la main qui m'avait servi à l'attouchement. Je ne fus pas peu surpris de ressentir dans le bout des doigts une espèce de frétillement ou d'effervescence. Je voulus d'abord attribuer à l'imagination cet effet. Pourtant je fus forcé de convenir que ce que j'éprouvais était réel. Alors je me rappelai qu'un médecin avait déjà mentionné un fait semblable en plein conseil de médecine. On en avait ri. J'ai su depuis qu'il était arrivé à un autre médecin, digne de la plus grande foi, qu'il avait même changé de main pour voir si le phénomène se reproduirait, ce qui arriva effectivement.

Étant sorti par mégarde trop légèrement vêtu et marchant contre le vent, je me sentis frappé de froid. L'impression

était trop distincte, et je suis trop habitué à ce genre d'affection pour m'y méprendre. J'en ressentais les effets. Cependant quelques heures après j'éprouvai un bien-être extraordinaire. J'étais libre dans tous mes mouvements. Je me cherchais quelque malaise, j'étais étonné de ne m'en trouver aucun. Je ne m'étais pas arrêté sur ce bien-être dont s'étaient aussi momentanément félicité les deux malades dont j'ai parlé. Ce n'est que lorsque je l'éprouvai moi-même que j'y fis attention. Cet état ne dura qu'environ deux heures. Je sentis bientôt des douleurs dans le bas-ventre, une autre douleur, non pas au creux de l'estomac, mais à côté du cœur, et de plus un abattement, une prostration de toutes les forces. Le moindre bruit un peu dur me faisait mal. Le son d'un piano que j'entendis par hasard me fut agréable. Mes joues étaient pendantes, lourdes et comme de plomb, je voulais rire et n'en trouvais pas la force.

Je ne parlai pas de ce que j'éprouvais pour ne pas donner d'inquiétudes. On disait que j'étais affecté au moral. Je ne sentais que trop la méprise. Je ne pouvais rester en place. Assis, les douleurs du bas-ventre augmentaient, le cœur se soulevait. En marchant à grands pas je ressentais beaucoup de soulagement, sur-tout depuis que je m'étais vêtu plus chaudement. Je pris le soir trois tasses d'infusion de fleur d'orange, je me revêtis de vêtemens ouatés. Je m'encapuchonnai aussi la tête et les épaules et je marchai avec vitesse jusqu'à une fatigue accompagnée d'une grande chaleur. Je me couchai, me couvris très chaudement et en peu d'heures j'eus une transpiration tellement forte, que je mouillai trois fois mon linge, qui, en le changeant, tombait à terre comme s'il eut été trempé dans l'eau. J'eus beaucoup de peine à m'endormir, et ce ne fut que vers le matin. Le lendemain, j'étais d'une faiblesse extrême, mais toute douleur avait cessé.

A plusieurs jours de là, je me refroidis encore à peu près de la même manière. Cette fois les symptômes que je ressentis me donnèrent quelque alarme. Ils étaient très prononcés. La diarrhée avait commencé avec douleur. Je m'é-

tais efforcé de ne pas céder, mais le soir j'y fus contraint; c'est alors que mes craintes devinrent tout-à-fait sérieuses. Je fis coucher quelqu'un à côté de ma chambre. Je répétai toutes les pratiques que j'avais mises en usage la première fois, et je puis assurer qu'à mesure que je m'échauffais, je sentais sensiblement le malaise général diminuer d'intensité et sur-tout la diarrhée faiblir. Cependant la douleur au cœur ne disparut pas complétement. Elle se prolongea pendant plusieurs jours, mais tous les autres accidens cédèrent promptement aux moyens dont je viens de parler.

On peut dire que chacun, pendant le choléra, éprouva l'influence de l'épidémie par quelques malaises, de légères coliques, une certaine fadeur qui ressemblait à des nausées et par une excitation nerveuse remarquable (1).

Alors fort peu de chose suffisait pour aggraver ces symptômes: nous les combattions par des bains pris jusqu'à 30 d. R. Ils furent ressentis plus vivement par un domestique dont l'emploi est de chauffer les poëles et de fendre le bois dans la cour. Il éprouvait une forte diarrhée qui avait résisté pendant deux jours à une boisson de salep et à des lavemens d'amidon. Il avait été jusqu'à cinquante fois à la selle dans une matinée. L'œil était déjà fortement cerné. Il alla se coucher enveloppé de sa pelisse sur le poële même. Les selles devinrent moins fréquentes. Il prit ensuite vingt gouttes de laudanum, et elles ne reparurent plus qu'à de longs intervalles. Il avait une forte transpiration. Le lendemain matin il était beaucoup mieux, et bientôt il fut en état de reprendre ses occupations.

Une bonne se plaignait de douleurs vers le cœur. J'allai la voir. Le changement de sa figure me frappa. L'habitude

---

(1) J'ai observé aussi que dans ce temps la transpiration sensible ne s'effectuait qu'avec une grande difficulté. Le même exercice, par la même température et dans des conditions entièrement semblables, n'était plus suffisant pour exciter la transpiration au même degré.

que j'avais déjà d'envisager des cholériques ne me permit pas de me tromper. Je l'envoyai de suite au bain Russe ( de vapeur ). La douleur diminua, mais ne disparut pas. Elle prit des boissons chaudes qui entretinrent la transpiration. Quelques jours après, la douleur augmenta de nouveau. On posa vingt sangsues sur l'endroit même. La douleur ne disparut pas totalement aussitôt, mais elle s'affaiblit seulement par degrés jusqu'à extinction. Il serait difficile de mettre en doute que cette femme n'eût pas été attaquée du choléra, et n'y eût même succombé, à cause de sa complexion extrêmement pléthorique.

Un autre domestique employé à de gros ouvrages, éprouva une diarrhée très violente. Il l'avait cachée aussi long-temps qu'il avait pu : c'est généralement l'habitude des gens d'ici pour toutes leurs maladies. On lui avait infructueusement fait prendre une décoction de salep, d'heure en heure, et des lavemens d'amidon. Il était devenu si faible qu'il ne put se rendre au bain Russe où il fallut le transporter. Là on lui administra vingt gouttes d'opium, sans qu'il pût seulement soulever la cuillère. A la suite de ce bain, il s'alla coucher enveloppé de sa pelisse dans une chambre très chaude, et peu après, tous les symptômes qui étaient devenus si alarmans, disparurent.

Une femme de chambre d'une complexion très faible, se trouvait dans le même état; elle avait déja vomi à plusieurs reprises. Elle avait pris en vain les lavemens de salep, qui, dans une foule de cas auraient suffit pour arrêter la marche de la maladie, si l'on avait joint à leur emploi l'usage des bains ou de la transpiration; réduits à eux seuls, ils n'ont jamais rien fait. On lui donna 99 gouttes de laudanum sans succès, enfin on retira le laudanum mais en lui faisant prendre un bain, à la suite duquel elle se coucha et éprouva une forte transpiration qui la guérit complètement.

L'usage du laudanum, dans ces cas divers, est joint à celui des bains, mais on sent qu'il n'y joue qu'un rôle accessoire. C'est la chaleur qui s'y montre l'antagoniste principal du choléra, c'est elle qui le dompte, plus ou moins immédia-

tement (1). A l'appui de cette assertion, je pourrais citer encore des exemples heureux, où fesant seul le médecin je n'ai employé que bains et transpirations (moyens ou suite d'application de la chaleur), et d'autres exemples en très grand nombre qui ne m'appartiennent pas, mais dont j'ai une parfaite connaissance, où ces médications ont seules aussi produit le même effet.

Ailleurs, des moyens un peu différens, mais qui concouraient au même but, ont été employés pour combattre les symptômes précurseurs du choléra; partout c'était une abondante transpiration provoquée qui les terminait.

Enfin je puis positivement assurer qu'à la suite de recherches multipliées sur cet objet, je n'ai trouvé aucun exemple d'un choléra développé quand on avait combattu son approche par les bains (2) et la forte transpiration, qui toujours ont eu un plein succès; j'en sais beaucoup, au contraire, où le mal s'est développé lorsqu'on les avait négligés.

De tous les moyens curatifs, donc ceux-là seuls peuvent inspirer la confiance qui produisent les effets dont j'ai parlé.

Ce qui achève de fortifier cette opinion, c'est l'examen de toutes les méthodes employées dans les divers hopitaux, lesquelles n'ont procuré, malgré la différence du traitement, que des succès équivalens ou dont la différence peut aisément s'expliquer par diverses considérations locales ou accidentelles.

Mais partout les bains sous toutes les formes, les frictions, et en général tous les remèdes propres à réveiller l'activité de la peau, à entourer le corps d'une haute température, se sont constamment offerts comme les principaux, et on ne saurait trop le répéter, s'ils n'ont pas préservé de la mort dans

---

(1) Ne pas s'inquiéter, si en recourant à la chaleur, même à temps, quelques accidens persistent ou surviennent; ils ne sont que des effets tardifs d'une cause qui a disparu.

(2) Il est inutile de dire, que pour que le bain soit fructueux, il faut, après l'avoir pris, se tenir très chaudement.

tous les cas, il est au moins bien certain qu'il n'est aucun de ceux qui les ont employés dès l'apparition des symptômes, qui ait eu à souffrir du développement du choléra.

Car on peut dire avec raison que le choléra présente trois périodes ; la première, qui consiste dans l'apparition des symptômes précurseurs ; la seconde dans leurs développemens ; la troisième dans leur exacerbation ou *l'état* de la maladie, qui marche alors toutes ses forces déployées. Cette dernière période laisse peu de chances de guérison ; celle qui la précède exige des secours très prompts, efficaces dans le plus grand nombre des cas. La première ne demande que des soins, que, je le repète, j'ai toujours vus couronnés de succès.

Il y a encore l'influence de la maladie, influence qui pèse sur la population entière, dont chacun ressent plus ou moins les atteintes. Cette influence peut être confondue avec les symptômes, et les soins que l'un et l'autre exigent sont à peu près les mêmes.

Ainsi, à peine ressent-on quelqu'étourdissement, quelque douleur dans le bas-ventre, au creux de l'estomac, particulièrement vers la région du cœur, ou quelques nausées, on doit sur-le-champ se donner une forte transpiration, ou bien, si l'on ne peut le faire à l'instant même, se couvrir aussi chaudement que possible; et sur-tout si c'est de nausées que l'on souffre, se donner du mouvement. On ne saurait croire jusqu'à quel point on éprouve du soulagement en marchant par exemple avec vitesse.

Le soir, avant de se coucher, on doit prendre plusieurs tasses d'une boisson très chaude, du café plutôt que de toute autre chose, ou de la fleur de sureau, de la fleur d'orange, du thé même. Après cela, bien entouré de vêtemens, la tête bien enveloppée, on marchera avec activité jusqu'à ce qu'on se sente très échauffé, on se couchera dans un lit bassiné si l'on peut, on se couvrira beaucoup; bientôt une transpiration abondante forcera de changer plusieurs fois de linge. J'ose assurer que celui qui pratiquera ce remède si simple, pendant la première période, laquelle il est difficile

de laisser s'écouler inaperçue, n'éprouvera pas le choléra intense. Si quelque temps après, ces symptômes se renouvellent à la suite de quelque imprudence, il faut recommencer le même traitement, et il aura les mêmes suites heureuses. Je le répète encore, il n'est aucun exemple de choléra, à ma connaissance, malgré mes recherches, que ces moyens n'aient arrêté dans la première période.

Lors de la seconde période, les frictions et les bains d'eau ou de vapeur sont indispensables. Les derniers doivent avoir la préférence, parce qu'ils peuvent s'administrer facilement. Asseoir le malade sur une chaise, l'envelopper d'une couverture, passer sous la chaise par derrière, en soulevant un peu la couverture, un bassin en cuivre ou tout autre vase ou objet sur lequel on aura placé une brique chauffée jusqu'au rouge, verser dessus de l'eau qui se vaporisera aussitôt, c'est ce qu'il y a de plus simple. On ne supportera pas un pareil bain plus de vingt minutes. Boire ensuite quelque chose de chaud et se coucher chaudement.

Lorsqu'on a laissé parvenir le choléra à la troisième période, c'est-à-dire lorsqu'il l'a emporté sur les forces que lui oppose la vitalité de l'individu, on doit encore tenter des remèdes analogues, pousser la température des bains de vapeur jusqu'à rubéfier la peau. Si le succès est alors bien peu certain, on peut au moins adoucir par là les souffrances des malades.

Après avoir parlé du traitement que je crois pouvoir appeler privé, il ne sera pas hors de propos de parler des mesures administratives qui doivent être prises contre la maladie.

D'abord, c'est d'assainir les lieux habités; sous ce rapport le chlore sera fort utile. C'est de veiller à ce que des maisons ou des chambres ne renferment pas un plus grand nombre d'individus que les lois de l'hygiène ne le permettent; de mettre les pauvres gens à l'abri des intempéries, soit en les logeant, soit en leur donnant des vêtemens et leur distribuant des vivres. L'exécution de ces deux articles arrache un grand nombre de victimes au choléra.

Ensuite, on établira des hopitaux *plutôt nombreux que vastes*, où tout malade du choléra puisse trouver admission sur simple présentation. Le *facies cholerica* est si distinct qu'on ne s'y méprendra pas.

En même temps, pourvoir d'une manière générale aux moyens de transport des malades. Dans une grande ville, toutes les voitures dispersées sur tous les points et toujours à la portée de chaque maison, pourront être d'un grand secours. Il importe de ne pas laisser le malade en proie au choléra, qui, dans la seconde période, celle du développement des symptômes, marche avec une rapidité effrayante, sur-tout, à ce qu'il paraît, lors des premiers momens de l'invasion dans un pays.

Chaque malade qui viendra de lui-même à l'hôpital aura plutôt qu'un autre la chance d'être sauvé, car ce sera le signe que le mal n'est pas assez développé pour qu'il ne puisse être combattu avec succès.

Enfin, publier les mesures consolantes qui tendent à rassurer les esprits, sans cependant les laisser s'endormir sur le danger réel et présent, rendre populaire la connaissance du traitement simple pour combattre les symptômes précurseurs.

Il serait difficile de penser que si le choléra envahit l'Europe occidentale (1), la ville de Paris en soit préservée; alors, en admettant même que l'opinion contagioniste prédominât, aucune mesure sanitaire ne pourrait l'en garantir ; il y a plus, les intérêts de chacun en souffrance, le malaise intérieur des familles, le découragement et la terreur augmenteraient considérablement ses ravages. Il faudra donc se résoudre à essuyer l'attaque de l'épidémie et se préparer à la combattre avec courage et vigilance.

En suivant les données de l'expérience, les quartiers les moins sains seront les premiers attaqués (2), sur-tout ceux

---

(1) M. M.-D. écrivait l'hiver dernier à l'Académie des Sciences, qu'il n'y avait malheureusement pas lieu de douter que le choléra ne fût en Pologne en 1831, et que selon les probabilités basées sur sa marche ordinaire, il ne parviendrait en France qu'en 1832. N. de l'Ed.

(2) Ce fait, avec quelques autres remarquables, est constaté dans un

d'entre eux qui se trouvent sur les bords de la Seine. Je ne serais pas étonné que les premiers malades parussent près du Port-au-Blé, de la rue de la Mortellerie, des Arcis et des environs de l'Hôtel-de-Ville; ou bien sur la rive opposée, dans le voisinage du Mail, de la place Maubert, etc. A coup sûr ces quartiers et d'autres encore donneront, en proportion, plus de malades que le Faubourg-Saint-Germain, le quartier Vendôme et autres. Enfin, le nombre des malades dans chaque quartier, dans chaque rue, dans chaque maison, sera en raison inverse de la salubrité, ce mot étant pris dans son acception la plus étendue.

Telles sont les mesures générales que je recommanderai; mais voici ce que je dirai aux individus :

Si le choléra se déclare dans la ville que vous habitez, soyez sur vos gardes; autant que possible, ne changez rien à votre régime de vie habituel. Usez sobrement de tout. Ne cessez aucune habitude qui n'est pas portée à l'excès et dont vous ne ressentez aucune incommodité. Habillez-vous chaudement; j'insisterai sur-tout, si c'est en été. Que le corps soit toujours très chaud. Ne sortez pas à jeun. Ne vous promenez pas trop tard le soir. Ne vous exposez pas au brouillard, aux fraîcheurs de la nuit. Préférez les viandes, les aliments fortifiants, légers et d'une digestion facile; usez des cordiaux, même si vous n'en avez pas l'habitude, mais dans une sage mesure. Évitez tout ce qui pourrait amener une indigestion. Abstenez-vous de légumes, de fruits, ils ont partout été reconnus comme pernicieux. Si vous éprouvez des borborygmes, des nausées, une douleur au creux de l'estomac, quelque diarrhée, échauffez-vous d'une manière quelconque, et ces symptômes disparaîtront. Si vous avez négligé ces premiers indices, procurez-vous sans délai une transpiration des plus fortes. Gardez-vous bien de vous laisser aller à la négligence parce que vous éprouvez un mieux momentané. Ce mieux pourrait n'être que l'intervalle qui sépare les symptômes précurseurs de leurs déve-

---

tableau de l'épidemie à Moscou, dressé par l'auteur, et qui a été envoyé à l'Académie des Sciences, avec le présent mémoire. N. de l'Ed.

loppemens. Si vous avez laissé le choléra atteindre la période des développemens, faites-vous administrer des bains de vapeurs, votre lit à côté du bain.

Que l'indigent, celui qui vit isolé, tous ceux enfin qui n'ont pas les moyens d'être traités chez eux, se fassent transporter promptement à l'hopital. Il résulte encore des notes statistiques que j'ai été à même de recueillir sur la maladie, qu'à Moscou la mortalité a été beaucoup plus grande parmi les malades à domicile, qu'une fausse honte pour la plupart retenait chez eux où ils ne pouvaient se procurer les soins nécessaires, les bains, le médecin, etc.

Chacun doit bien se persuader que le choléra n'est pas comme d'autres maladies que les efforts de la nature suffisent souvent pour guérir; il n'est presque pas d'exemples de choléra, et ceux que l'on cite sont contestés, dont les développemens se soient arrêtés sans les secours de l'art.

Je répèterai que lorsque l'épidémie commence à régner, son invasion dans les individus est ordinairement plus prompte; c'est sur-tout alors que les secours doivent être administrés avec la plus grande activité; à cette époque l'attaque se manifeste ordinairement par des vertiges, plus tard par des nausées et des vomissemens, en dernier lieu par la diarrhée; l'angoisse accompagne toujours : ces symptômes finissent enfin par se réunir.

Vêtu avec les précautions que j'ai indiquées, c'est le point principal; sortez sans crainte, allez où l'humanité vous appelle : la présence d'un homme courageux est déjà d'un grand soulagement aux malades; soyez discret dans le récit des nouvelles auprès des individus faibles, vous les disposeriez au développement du choléra; au contraire portez partout votre calme et votre assurance. Si quelqu'un vous dit qu'il se sent mal, sans témoigner d'inquiétude, faites incontinent pratiquer les remèdes simples d'un fort exercice et d'une bonne transpiration, par là vous combattrez les premiers symptômes s'ils existent. Si le malade s'est trompé sur ce qu'il éprouvait, vous ne lui avez fait courir aucun risque.

Si vous-même enfin, dans l'exercice de ce pieux minis-

tère, ressentez quelque atteinte de l'épidémie, soumettez-vous sans différer au traitement facile dont vous avez déjà reconnu l'efficacité, et recouvrant en quelques heures la santé, vous vous retrouverez en état de répandre de nouveau le bienfait de vos soins et de vos consolations.

Tel est le langage que l'observation et l'expérience des faits m'autorisent à parler. Mon but serait bien manqué, si l'imprudence et l'incurie y voyaient un encouragement. Non; en offrant immunité au dévouement, en rassurant les esprits sur la présence du fléau, j'éveille en même temps toute leur vigilance sur cet ennemi redoutable; car, s'il est impuissant devant une défense vive et soutenue, il est fatal à la faiblesse et à la négligence. Ce langage, je le tiens avec confiance à ceux mêmes que l'amitié ou le sang me rendent le plus chers; c'est la plus forte preuve de ma conviction. L'exemple personnel, du reste, n'a pas manqué, et il ne manquerait pas davantage, si malheureusement l'occasion s'en présentait de nouveau (1), à ces avis et à ces conseils qu'il m'a paru un devoir de porter au-delà du cercle de mes relations ordinaires.

---

(1) Depuis l'envoi de son mémoire, M. Marin-Darbel, nous a écrit qu'il s'est trouvé dans un autre lieu où l'épidémie, qui n'y avait pas encore paru, s'est tout-à-coup déclarée. « J'ai eu l'occasion, nous dit-il, d'y » traiter encore plus immédiatement par moi-même plus de vingt mala- » des dont huit sont morts; et je le déclare en conscience, je n'ai rien » observé qui infirme ce que j'ai avancé. . . . . . . . . J'ai toujours vu » le choléra prendre naissance dans un individu, sous l'influence d'une » cause étrangère, telle que ivresse, excès dans le boire et le manger, » et sur-tout refroidissement. Le succès dans le traitement a toujours » été en raison inverse du temps qui s'est écoulé entre l'invasion du mal » et le traitement lui-même (qui ne consiste réellement que dans » l'application de la chaleur) et de l'intensité de la cause occasio- » nelle. . . . . . . . . . Je n'ai aperçu nulle part de traces de contagion, » moi qui, comme tant d'autres, ai touché sans aucune précaution, » habillements, malades et morts, non pas une fois par hasard, mais » toutes le fois que la moindre nécessité l'a requis. ».

FIN.